

UN CENTENAIRE GEORGES PESKOFF

Au milieu des années vingt la nouvelle d'Hélène Deicha « Le Messenger » était publiée avec le pseudonyme Georges Peskoff lors du concours littéraire de la revue « Le Chaînon ». C'est également au printemps de cette même année 1925 que certains ont pu découvrir, Place de la Mairie, à Pont de Claix, les premiers tableaux d'Adrien Deicha de la série petits formats. En préparation de ce centenaire, nous présentons quelques oeuvres en suivant la chronologie donnée dans la thèse « La vie et l'oeuvre de Georges Peskoff (1885-1977) » dont les pages suivantes sont extraites.

Avril 2020

entre l'écrivain et son oeuvre. Ceci nous conduit en France, au milieu des années vingt. L'écrivain est installé avec sa famille dans les Alpes françaises aux environs de Grenoble qui est alors, avec l'exposition internationale de la houille blanche, en 1925, la capitale mondiale de l'équipement hydroélectrique. Adrien Vassiliévitch Deicha y travaille comme ingénieur dans une usine de turbines à Pont-de-Claix. A cette époque, de nombreux réfugiés russes peinent dans divers secteurs industriels de cette région de France, en voie d'électrification intense. Beaucoup d'officiers et de cadets de l'armée russe, qui avaient survécu au conflit mondial, à la guerre civile et à l'évacuation, achèvent de ruiner leur santé comme ouvriers dans la métallurgie et dans la production chimique, en particulier de celle des premières fibres synthétiques: la soie viscosse. A Pont-de-Claix même, flotte alors, en permanence, une odeur de chlore provenant des grandes papeteries du bord du Drac. Le repos dominical est régulièrement mis à profit par la famille pour quitter la vallée et effectuer des excursions dans la montagne. Les divers aspects de cette existence dans la province française, où les réfugiés russes, arrivés en immigrants, travaillent dans les industries les plus polluantes, ont trouvé leur reflet dans plusieurs nouvelles de Peskoff.

La littérature russe en France

En 1925, la vie littéraire de l'émigration était déjà suffisamment structurée pour que l'on ait pu encourager le développement de nouveaux talents. Dans cette intention, un Concours fut organisé, sur la base de l'anonymat, par le journal « Le Chaînon », sous l'égide de N. M. Vinavère, l'un des rédacteurs et de quatre proches collaborateurs, G. B. Adamovitch, M. L. Cantor, G. E. Lasarevsky et K. V. Motchoulsky. Un total de cent soixante dix nouvelles parvinrent avant la date de clôture qui était le 21 mars 1925. Treize nouvelles furent publiées ¹ pour être soumises à un vote des lecteurs. Ceux-ci ne furent que trois cent soixante trois à répondre. La nouvelle intitulée « Messenger » arrivait en sixième position dans ce scrutin. La publication de cette première nouvelle à paraître en France, a été l'occasion du choix, pour l'auteur, de son pseudonyme masculin. Cependant, le texte du « Messenger » de Georges Peskoff se présente, d'entrée en matière, sous forme de récit fait par une femme : la narratrice, laquelle est restée avec son mari paralytique, sur ses anciennes terres en Russie centrale. Le pouvoir est aux mains des bolchéviks.

A cette époque nous ne vivions déjà plus dans la grande maison mais dans le pavillon annexe. Alexandre Glebovitch ne marchait plus depuis sa seconde attaque. Je le déplaçais dans un fauteuil roulant. Il n'y avait pas de bois de chauffage. Lorsque le crépuscule tombait, j'allais ramasser des branches mortes dans la forêt. ... » Le vieux couple est sans nouvelles de Gleb, leur fils, qui a suivi l'armée blanche dans sa descente vers le Sud, vers la Crimée. Abandonnés à eux-mêmes, la mère et le père de Gleb s'adonnent au spiritisme. Ils ont ainsi plus souvent l'occasion d'adresser la parole aux morts qu'aux vivants. Parmi ces derniers, ils n'ont guère que le prêtre de la paroisse qui soit resté un visiteur fidèle. Pour répondre à ses amicaux reproches de se livrer à des pratiques que les Saints Pères réprouvent, la vieille dame précise qu'elle n'appelle que des âmes disponibles, celles qui « peuvent et veulent » converser. Un soir, alors que même les morts familiers s'étaient récusés et qu'aucun esprit ne répondait plus à la sollicitation du crayon pointé par les mains jointes du mari et de la femme sur la feuille de papier, soudain ce crayon trace l'annonce

¹ Dans la liste soumise par le Jury de sélection au vote des lecteurs, le « Messenger » occupait la troisième place.

énigmatique d'un messenger porteur d'une nouvelle concernant Gleb, le fils absent du foyer. Peu de temps après, malgré la tourmente qui assaille le pavillon, ce messenger se présente devant la porte bloquée par la neige. « Son aspect est à vrai dire effrayant. Comme si l'homme n'avait rien mangé depuis plusieurs jours. A l'emplacement des joues - des creux, la peau directement collée sur les mâchoires. Le nez et le menton non rasé, bleuâtres. Les yeux profondément enfoncés ont un regard fixe. »

Le couple s'étonne de voir ce messenger insolite porter l'uniforme des gardes blancs, avec les galons d'officier, alors que le pays est au pouvoir des rouges et la conversation s'engage sur deux plans différents entre le visiteur et les hôtes :

- *A présent je peux porter n'importe quel uniforme.*
- *- Vous le pensez à tort. Si vous venez de là-bas...*
- *- De l'Au-delà, et c'en est précisément la raison.*
- *- Ici, on vous arrêtera immédiatement. Il est étonnant que cela ne soit déjà arrivé.*
- *- Qu'ils essayent donc ! - rétorque le visiteur, avec un sourire à la fois hautain et amer.*
- *- Il convient d'enlever ces galons - insiste Alexandre Glebovitch.*

Le messenger eut un geste d'impatience :

- *Cela n'a aucune importance croyez m'en. Voici ce que j'ai mission de vous dire :*

« Excusez de ne m'être présenté plus tôt, je suis lieutenant du Régiment Drosdovsky, mon nom est Sérikoff, ami de votre fils Gleb Alexandrovitch. Je l'ai vu pour la dernière fois à Simféropol, juste avant l'arrivée des rouges. Pour des raisons dont je ne parlerai pas, je suis resté dans la ville lorsqu'elle a été évacuée par nos unités. C'est là que nous nous séparâmes.

Il n'y a pas de raison de douter que votre fils n'ait quitté la Crimée et se trouve à présent hors de danger. Voici tout ce qui m'est connu.

Cependant, si vous désirez en savoir davantage, je peux vous communiquer l'adresse d'une infirmière de la Croix Blanche. En effet, l'hôpital militaire des «sans espoirs », - il déforma haineusement ses lèvres exsangues - a été laissé sur place. Oui, à la colère ou à la grâce des rouges

Eh bien, voilà, cette jeune fille ..., la soeur Chirintseva, n'a pas voulu être évacuée, elle est restée ... avec nous ... »

- *Mon Dieu, quelle horreur ! Qu'ont donc fait les bolchéviks avec vous?*

Le visiteur regarda de ses yeux sans éclat qui ne semblaient pas voir : « A ce moment je ne m'y trouvais plus ... dit-il, d'une voix traînante. Puis, subitement, coupa : - Quant aux autres ... avec eux, ce fut comme toujours en pareille circonstance : les malades liquidés, et les infirmières ... la soeur Chirintseva travaille à présent chez eux, contrainte et forcée, cela va sans dire.

Oui, il arrive des choses curieuses . Elle ... elle était la fiancée de votre fils - il eut de nouveau un rictus comme si un spasme l'avait saisi - Gleb l'avait

raisonnée ... implorée, ... il avait menacé de se tuer. Elle ne le suivit pas. Cela ne fait rien, la Tassia le consolera ... gaie, jolie ... » Il parlait comme on parle sous l'emprise d'une forte fièvre, délirant presque. « Mais celle-là ... elle avait un autre destin. Elle ne suivit pas le bien-aimé. Elle resta pour assister le mal-aimé dans la mort. »

Le lendemain de cette visite, la mère de Gleb écrivit à la soeur Chirintseva. Deux semaines plus tard, arriva la lettre de Simféropol :

« Chère Maria Ivanovna, ce fut pour moi une grande joie de recevoir une lettre de vous. Je puis même dire, ce fut ma première joie depuis que les nôtres sont partis. Mais beaucoup de points de votre lettre ne me paraissent pas clairs. Je ne puis vous en dire plus au sujet de votre fils, que ce que vous savez déjà. Il m'est difficile de parler de mes rapports avec Gleb Alexandrovitch. Et à quoi bon ? A présent, on ne peut y revenir. Je ne regrette pas le passé, et jamais je n'ai regretté ma propre décision. Je ne pouvais agir autrement. Ce qui touche à ce que vous écrivez au sujet du lieutenant Sérikoff, il semble y avoir malentendu : le lieutenant est mort du typhus chez moi, à l'hôpital, dans la nuit même où les nôtres partirent. Il est vrai que le lieutenant et Gleb Alexandrovitch étaient amis. Cependant, peu de temps avant l'évacuation, ils s'étaient brouillés. Il m'est trop pénible d'en écrire plus à ce sujet. Lorsque Gleb Alexandrovitch est venu me dire adieu, Sérikoff avait déjà perdu connaissance. Le solucamphore n'agissait plus sur lui. C'est là que s'est déroulée, entre Gleb Alexandrovitch et moi, la conversation que vous évoquez. Mais d'où et comment avez-vous pu en avoir connaissance ? Il n'y avait dans la salle personne d'autre que nous trois. Je ne puis rien vous écrire sur ma vie actuelle ... Si vous le pouvez, pardonnez-moi. Votre Zoe Chirintseva ».

*(extrait de « **Messenger** »)*

Pont de Claix

A l'issue du concours du « Chaïnon », le nom de Georges Peskoff est lancé et donne lieu aux premiers échos de la critique littéraire. Ainsi, le journal « Volonté de la Russie » considère que ce concours est un cas rare de production massive de nouvelles et qu'en toute équité, la somme affectée aux récompenses aurait pu être répartie entre huit ou neuf des nouvelles imprimées, la nouvelle « Confession » de Démidoff n'apparaissant nullement meilleure que cinq ou sept autres nouvelles. Cette même critique donne un court aperçu des oeuvres publiées, faisant figurer le « Messenger » de Peskoff en seconde place, après « Confession ».

Dans l'hebdomadaire littéraire et politique « Le Chaïnon », paraissent au cours des années 1925, 1926 et 1927 huit autres nouvelles de Peskoff. Deux de celles-ci, la « Camarde » et le « Locataire », peuvent être rapportées, comme le « Messenger », au cycle des nouvelles de la crise révolutionnaire. L'une et l'autre racontent la situation, à égale distance de la vie et de la mort, de l'homme pris dans la tourmente de la guerre civile :

- On arrangera tout selon votre désir, dit affablement la propriétaire : elle voulait absolument louer la chambre.

- *Dans ce cas, d'accord, acquiesça le locataire. Il ne demanda même pas le prix.*

- *- Ce sera quarante roubles par mois, précisa-t-elle.*

- *- Ah ! Que - quarante. Très bien.*

- *- Vous-même, vous venez d'où ? demanda Agraphéna, la bonne.*

Plus elle observait le futur locataire, plus le doute l'envahissait. Il sortit une carte de visite et la tendit aux deux femmes :

« De-david Vassiliévitch Kl-kolobov » - Il se mit soudain à rire –

« Ceci ne co-correspond plus à la réalité » - dit-il en guise d'explication dont ses interlocutrices ne saisirent d'ailleurs pas le sens. –

« Avez-vous déjà été à Moscou ? » - demanda-t-il soudain, comme s'il s'était souvenu de quelque chose.

« Nous n'en avons pas eu l'occasion.

« Ah ! Vous n'en avez pas eu l'occasion. Eh bien, il y a là-bas un boulevard T-twerskoï. C'est là précisément. Tout près des portes Ni-nikitsky - une m-maison assez haute, sur le côté d-droit. En disant cela, il s'était mis à bégayer plus fort. Son visage exprimait une tension douloureuse. Il devint écarlate. Les narines aspirant l'air avec effort, se dilatèrent et tressaillirent. - Eh bien, c'est pré-précisément cette m-maison qui fut arrosée à la mitrailleuse. Ce furent d'abord des coups de canon ; puis, après, à la mitrailleuse.

Eh bien, qu'est-ce qu'il reste à faire ?,...

C'est par la fenêtre qu'il sortit, il commença à d-descendre pa-par la gouttière. M-mais il tomba. Eu-eux, ils brûlèrent vifs. »

En prononçant ce dernier mot, il se mit à rire. Les femmes se consultèrent du regard; le rire avait désagréablement surpris, le récit lui-même aussi. Etait-ce de lui-même qu'il parlait? Cela ne semblait pas le cas. Mais si c'était de quelqu'un d'autre, pourquoi le faisait-il? ».

*(Extrait de « **Le Locataire** »)*

Deux autres nouvelles, la « Cliente » et « La mort de la grand-mère », se rapportent à la perception de la mort (que ce soit celle de l'enfant ou celle de la grand-mère) par l'être appartenant à l'autre génération, mais que cette mort laisse seul au monde. Ces deux nouvelles, parues en automne 1925, sont d'ailleurs parmi les plus connues de Peskoff. La nouvelle « Chimpanzé » se situe au contraire au niveau de l'incompréhension entre un jeune homme et une jeune fille appartenant à la même génération mais, le premier, fidèle à l'idéal de la recherche astronomique pure, l'autre, entraînée dans le courant de la jouissance de la société post-révolutionnaire.

C'est à ce moment que se situe la transformation de l'hebdomadaire « Le Chaînon » en revue mensuelle. « Que me veux-tu, Jésus ? », qui fut la seconde nouvelle publiée par Peskoff en France, est également entrée dans le recueil « A ta mémoire » et nous aurons l'occasion d'y revenir à propos des critiques concernant ce livre.

Le « Sapin », publié pour Noël 1925, que la famille de l'auteur passe encore à Pont-de-Claix, évoque un Noël de guerre en Russie, le dernier arbre de Noël d'une famille qui a perdu son unique enfant à l'âge de deux ans. L'adoption d'une orpheline, loin de sauver les parents, aggrave encore leur division, par l'intervention d'une poupée de l'enfant mort, que la mère donne en cadeau de Noël à l'enfant adoptif mais que le père lui reprend.

A Pont-de-Claix, la famille est installée dans un petit pavillon, à l'entrée du village, donnant sur un modeste jardin. Quelques réfugiés y sont les invités et un minimum de vie sociale s'organise malgré les conditions précaires de l'existence. Il est évident qu'à ce stade de l'émigration, beaucoup de Russes réfugiés se trouvaient désemparés. Certains n'arrivaient pas à surmonter leurs drames, même lorsqu'ils croyaient avoir trouvé un camarade d'infortune. Les extraits suivants nous donnent une idée de la quête d'un « Compagnon » non seulement pour la vie, mais aussi pour la mort.

.... *Ce café était au bout du village, au-delà de l'antique pont de pierre qui enjambait la rapide rivière. Dans la pièce faiblement éclairée par une lampe à gaz, quelques tables de bois, sans nappes, et un poêle de fonte qui rougeoyait de ses feux. Valjaev s'était assis devant le couvert mis à son intention. La patronne plaça devant lui une écuelle de soupe; il avait déjà commencé à manger lorsqu'il entendit soudain une voix qui l'appelait. Ce n'est qu'à ce moment qu'il remarqua, assis près du poêle, un petit homme malingre. C'était «Monsieur Braguine », comme on l'appelait.*

En réalité c'était Braguine, un Russe. Valjaev le rencontrait parfois ici; il habitait dans un petit village, à quatre kilomètres. En rentrant de la ville, il devait changer de tramway ici et passait alors au café. Valjaev ne le connaissait pas d'avantage; Braguine ne lui plaisait guère; pourquoi - il n'en savait rien : peu sympathique et c'est tout. »

Cette fois cependant la conversation s'engage. Braguine, qui s'occupe de la fabrication artisanale de bigoudis, explique que son associé vient de mourir. Il propose à son interlocuteur (qui a perdu son travail) de remplacer son défunt compagnon. Séance tenante Valjaev est entraîné chez Braguine.

Enjambant les flaques d'eau, il vit devant lui le quadrilatère de la porte vitrée, faiblement éclairé de l'intérieur. Braguine passa devant Valjaev, sortit la clef, s'affaira et ouvrit.

- Je pensais que vous viviez seul à présent, - dit Valjaev.

Braguine ne répondit rien . Peut-être n'avait-il pas compris. La chambre était grande mais basse, avec des poutres enfumées sous le plafond affaissé. Les murs qui n'avaient pas non plus été blanchis depuis longtemps, étaient sales.

.....

D'emblée tout déplut ici à Valjaev. « Il vit comme un porc », - pensa-t-il. Mais ce n'était pas encore tout, ni même l'essentiel. L'essentiel était la sensation d'inquiétude pesante qui l'avait saisi dès qu'il était entré. Et pourquoi la lumière était-elle déjà allumée? C'est donc que Braguine mentait que son compagnon était mort. Cela dans quel but? Il alla vers la table où étaient entassées des rognures de peaux de chamois et où se dressait une étrange machine avec une large et lourde lame d'acier, un vrai instrument de tortionnaire.

- Et pourquoi donc avez-vous une guillotine? interrogea-t-il son hôte qui s'affairait devant le poêle.

- - Pour couper les peaux.

.....

(Extrait de « Compagnon »)

La correspondance s'amorce également avec les rédactions des revues russes encore relativement nombreuses, à cette époque. Ainsi, l'auteur ayant envoyé deux nouvelles aux «Carillons», édités à Riga, reçoit à ce propos une lettre de Boris Zaitsev dont nous citons ci-après le texte, qui donne le ton des relations du nouvel écrivain avec la génération de ses aînés :

9 mars 1926 - Excusez-moi de vous écrire sans nom, mais je ne connais pas votre patronyme. En effet, depuis un an, je vous surveille avec attention et insistance, ceci a commencé par le récit concernant la vieille qui meurt et le jeune homme qui blasphème. Je l'ai lu avec émotion. Par la suite, il y a eu des choses moins bonnes, ou meilleures, mais toujours on sentait l'essentiel : le talent.

M. B. m'a dit que vous êtes une femme. C'est assez étonnant. La manière d'écrire, le ton, la force, la sècheresse, les couleurs - tout est masculin. On ne comprend pas non plus quel est votre âge. Je ne peux (presque) rien rectifier ou barrer, ceci témoigne du fait que vous maniez bien notre arme, étant donné que moi aussi, avec les années, je vois de plus en plus loin et un jeune auteur peut difficilement m'échapper.

Les nouvelles que vous avez envoyées, je voudrais les accaparer toutes les deux (pour les « Carillons »), ce sont de bonnes choses authentiques. Connaissant le goût des éditeurs, je suis presque certain qu'ils feront imprimer d'abord la « Valkyrie ».

Nous paraissions maintenant deux fois par mois, de ce fait, la seconde nouvelle ne paraîtra pas immédiatement. Peut-être voulez-vous publier quelque part plus tôt? A vous de décider, mais j'aimerais que les deux soient chez nous.

Vous avez intelligemment agi en envoyant deux - ce sont deux prises de vue, profil et face. Justement, ces derniers temps, il me semblait que vous vous orientez fortement vers la « critique », vers « l'agression » contre la vie, mais dans « Valkyrie », vous montrez précisément l'autre côté.

Il est douteux que vous soyez une âme « qui a trouvé ». Plutôt une âme qui « cherche » et qui languit, avec une expérience vécue très amère. Vous êtes passée par les épreuves, ceci est clair, en sortirez vous, ou en êtes-vous déjà sortie, je ne le sais, mais c'est une voie. Et encore ce qui est très important dans vos écrits : vous avez une approche du monde, c'est-à-dire ce qui n'existe presque chez personne parmi les jeunes écrivains actuels. La trace de l'âme reste dans ce que vous avez écrit.

Ainsi, je vous souhaite sincèrement du succès et du travail, l'affaire est sérieuse. Je vous serais très reconnaissant si vous m'écriviez quelques mots sur vous-même.

Très cordialement Boris Zaitsev 11 rue Claude Lorrain

(Il s'agissait de la « Valkyrie » et du « Fox »)

Parmi les lettres d'encouragement, citons également celle envoyée de Berlin par J. I. Aichenwald, qui écrivait le 21 février 1927 :

« Je n'ose pas dire que vos nouvelles m'ont procuré du plaisir : tant de tristesse humaine entre dans leur composition qu'il serait malséant de parler de plaisir. Mais en tous cas elles produisent une grande impression, on retient particulièrement celles où il est question d'enfants. « La Cliente », « Que me veux-tu, Jésus ? » m'ont paru particulièrement significatives.

Un lyrisme contenu mais vivant est bien associé chez l'auteur dans la représentation de la vie de tous les jours. Du point de vue technique, le mouvement de la nouvelle est bien conduit. Peut-être une plus grande compression et rigueur seraient nécessaires par endroits. Dans l'ensemble je ne puis que saluer ces oeuvres ainsi que leur auteur.

Maintenant que le pseudonyme a été dévoilé, deviennent compréhensibles pour moi la physionomie des nouvelles et leur ton non conventionnel, cette introduction de la chaleur humaine dans l'objectivité, qui sont souvent l'apanage de la plume féminine. »

- Auxerre

-

La famille se rapproche de Paris en quittant les Alpes pour la vallée de l'Yonne : Adrien Vassiliévitch Deicha y travaillera comme ingénieur dans une usine d'Auxerre. La famille dispose dans cette ville d'un appartement moins exigü, dans une rue tranquille, proche des quais paisibles de la rivière. Ce déménagement a d'ailleurs été l'occasion d'une courte visite à Paris où d'anciennes relations scientifiques sont renouées.

La rivière Yonne , une rue tranquille à Auxerre, Notre-Dame et 3 autres monuments de Paris, vus par Adrien Deicha en 1927 ,

Cliquer	https://deicha.li/application/files/1616/0069/4422/1927AuxerreParis.pdf
---------	---

C'est ainsi qu'Adrien Vassiliévitch Deicha retrouve à Bourg-la-Reine, relié alors par le chemin de fer à vapeur à la Gare du Luxembourg, V. K. Agafonoff, son ancien collègue de l'Université de Tauride ². Il y eut dans l'appartement de celui-ci une entrevue avec Vladimir Vernadsky ³

Cette grande banlieue était alors, comme Meudon, un lieu de résidence pour de nombreux représentants de l'intelligentsia russe. Contrairement à Pont-de-Claix, aucune colonie russe n'existait à Auxerre. Par contre, le chef-lieu de l'Yonne avait conservé un environnement provincial dans un cadre partiellement moyenâgeux. La ville dispose d'une riche bibliothèque dont l'auteur affectionnait l'ambiance.

C'est à cette époque que commencent à s'élaborer les éléments de l'un des plus longs écrits publiés par Peskoff, celui de la « Méchante Eternité » qui met précisément en scène un réfugié russe plongé dans l'environnement auxerrois. Cette oeuvre, dont Gleb Struve a écrit dans sa « Littérature russe de l'émigration » que c'était l'une des entreprises les plus ambitieuses de l'auteur, ne verra le jour que plusieurs années plus tard, dans deux volumes successifs des « Annales Contemporaines », en 1932.

² (+) Ce savant, élève de Mendéleev et de Dokoutchaev à Saint Petersburg, avait été Maître de Conférence à l'Institut des Mines jusqu'au jour où la manifestation du pope Gapone ayant été mitraillée devant le Palais d'Hiver, il donna sa démission explicitement motivée par le fait qu'il ne voulait avoir rien de commun avec un gouvernement qui fusille des ouvriers. De 1905 à 1917, V. K. Agafonoff se consacra entièrement à l'action politique dans le cadre du parti socialiste révolutionnaire, mais son action sociale dépassait ce cadre puisqu'il était au moment de la révolution de février 1917 Président de l'Association des Réfugiés Russes à Paris. A ce titre, il oeuvra pour le retour en Russie des membres de l'ancienne opposition et rentra lui-même à Pétrograd. Vers la fin de la guerre civile, il se retrouva comme beaucoup d'autres savants russes, parmi les créateurs de l'Université de Tauride. L'Académicien Vladimir Vernadsky, son ami de toujours, fut le Recteur de cette Université. Peu avant la prise du Pérekoïpe (l'Isthme de Crimée) qui entraîna la liquidation de l'Université, V. K. Agafonoff fut envoyé par celle-ci à Paris pour établir des relations scientifiques avec la Sorbonne.

³ Resté à Simféropol, V. Vernadsky rentra à Moscou et n'eut l'occasion de revoir son ami V. J. Agafonoff qu'à Paris dans le cadre d'une mission de l'Académie des Sciences de l'URSS. Les cours qu'il professa alors au Collège de France, furent publiés en 1924 aux éditions Alcan. (++) V. Vernadsky (1863-1945) a été, comme A. P. Pavloff, un des meilleurs artisans des relations étroites franco-russes qui existèrent dès la fin du siècle dernier dans le domaine des sciences de la terre. Son fils, Georges, ami d'enfance de Adrien Vassiliévitch Deicha, s'illustra comme spécialiste de l'histoire russe.

... La cathédrale constituait la clef de la compréhension de la ville. Comme un visiteur de l’Au-delà, sa carcasse grise s’élevait au-dessus des toits pentus de tuiles. Le cadavre ne voulait pas s’avouer vaincu : il saisissait le vivant. C’est avec un sentiment pénible que le Prince pénétra sous ses voûtes sombres.

Il y régnait une odeur de moisi séculaire. Les vitraux étroits jetaient des tapis de lumière violette et jaune aux pieds de la statue de la Sainte Vierge. De petites vieilles bossues lui apportaient leur misérable malheur, en marchant lourdement et en se balançant, sur les dalles usées. Elles s’arrêtaient devant Son Autel et, en remuant d’une façon inaudible les lèvres, elles mendiaient longuement un petit miracle.

Des plaquettes de marbre, clouées au mur, gravées du mot naïf « merci », servaient à rappeler le souvenir d’autres vieilles, mortes depuis longtemps, qui, tout à fait comme à présent, venaient ici, pour quémander et pour pleurer. Oui, les vieilles ... il y en avait beaucoup dans cette ville étranglée par la cathédrale et elles arrivaient à vivre jusqu’à leur profonde décrépitude.

Le Prince en avait rencontré une qui, vue de derrière, paraissait décapitée tellement sa tête tremblante était profondément penchée à angle droit par rapport à son corps. D’autres trottaient à peine, pliées en deux, desséchées, avec des bouches effondrées qui mâchonnaient mécaniquement sous un regard effarouché et pleurnichard.

En les regardant, le Prince se remémorait qu’à Paris il n’avait vu aucune vieille. Il paraissait que les parisiennes avaient acheté ou volé la jeunesse des habitants de la ville. Et là, une idée lui traversa la tête ... D’ailleurs des estropiés, il n’en avait pas rencontré à Pris. Il est vrai que l’on disait de quelqu’un qu’il était mutilé de guerre et que semblait-il, ses deux jambes étaient artificielles. Mais c’était impossible à croire quand on voyait la légèreté et la rapidité de sa démarche. Il cachait soigneusement sa disgrâce.

Ici par contre, il y avait un nombre invraisemblable d’estropiés. Dans la seule rue Saint Pèlerin, où vivait le Prince, il y en avait quatre. Un paralysé, très gros et très méchant qui était déplacé dans un fauteuil roulant, un autre qui se déplaçait lui-même sur un tricycle manuel : ses deux jambes étaient coupées. Le troisième, le cordonnier, sautillait sur ses plantes de pieds tournées l’une vers l’autre. Enfin, chez le quatrième, le facteur, la manche vide de son uniforme était fourrée dans sa poche. Une fois même le Prince vit « le roi des estropiés », comme il le nommait. Celui-là se déplaçait sur deux béquilles qui lui remplaçaient les jambes, et s’appuyait de son bras unique sur une troisième.

Les vieilles, les estropiés ... ceci pouvait encore se comprendre. Ceci était lié à la cathédrale, lui servait à son tour d’explication ... mais les chats ...
(extrait de « **Méchante Eternité** »)

Auxerre se trouve un peu en marge du réseau ferroviaire français. Ayant eu l’occasion de pénétrer, le long de l’une des lignes accessoires de chemin de fer, vers l’intérieur du Massif Central,

l'écrivain a été frappé par l'atmosphère dévitalisée de ces contrées en voie de dépeuplement. La nouvelle « Insomnie » dépeint cette situation et sa résonance sur l'état d'âme d'un déraciné que le hasard, dans l'espoir d'échapper au destin, a laissé sur le quai d'une station secondaire (Lavétra) :

Sur la longue plate-forme du quai, un employé solitaire, le même que dans toutes les stations, reste debout comme dans un désert. La sonnerie continue à tinter, avec insistance, comme un avertissement. Au loin, là où les rails se rejoignent, on voit encore le quadrilatère sombre du dernier wagon, celui-là même où, il y a à peine un instant, j'étais installé. La fumée souille encore le ciel, décoloré par le soleil.

Pourquoi suis-je descendu? Pourquoi précisément ici, dans cette station abandonnée? Absurde. Ceci ne peut arriver qu'à moi, j'ai eu peur du mécanicien, de ses yeux fous. Que m'importe? C'est moi qui suis fou. Cependant, peut être n'ai-je pas eu peur en vain? Peut-être un danger mortel me menaçait et j'en ai été averti? Peut-être que je lirai demain dans le journal qu'il y a eu un déraillement du train, que l'homme qui lisait « l'Ami du Peuple » en face de moi dans le compartiment, ainsi que la dame qui tricotait, ainsi que tous ... J'avais entendu parler d'un tel salut miraculeux. Je ne sais où.

Mais si on considère l'affaire simplement, dans le cadre de la vie de tous les jours, alors il est clair que je n'ai rien à faire dans cette station, absolument rien.

- *Quand passe le prochain train pour Marseille ?*

L'employé de gare gonfla les joues et prenant un air idiot, les dégonfla.

- *Pour Marseille, il n'y aura plus de train.*

- - *Comment « plus de train »?*

- - *Le train pour Marseille passe à minuit.*

Je partis. Naturellement il resta sur place et me suivit du regard d'un air idiot. Je n'avais pas eu la présence d'esprit de laisser ma valise en consigne et la traînais avec moi.

- *Y a-t-il au moins un hôtel par ici? lui criais-je en me retournant.*

- - *Bien sûr! rétorqua-t-il, - après avoir traversé le pont, vous verrez : une grande maison, sur le côté gauche. Mais faites attention au chien !*

Il me cria encore autre chose que je ne compris pas.

Une route blanche avec, sur les bas côtés, des ronces blanchies par la poussière, avec leurs baies poudrées. Pas une âme, oui, il semble bien qu'il n'y ait âme qui vive, à part moi et mon ombre écourtée. Légère, elle roule rapidement sous mes pieds, en pelotes noires. Elle ressemble à un petit chien hirsute ...

Mais, à propos, que m'avait donc dit l'agent de la station au sujet du chien? Quelle idée lui est venue de me prévenir? Il y a ici, semble-t-il, des

chiens méchants. Et alors ? C'est fort possible. Un fait très habituel, dont il ne convient même pas de parler. Ce n'est cependant pas en vain qu'il m'avertissait.

Supposons que cela puisse se dérouler comme suit : le mécanicien aux yeux fous mènera mes compagnons à bon port - là où chacun a besoin d'aller. Quant à moi, révolté contre le destin, et qui a voulu m'esquiver, c'est sur moi qu'il se jettera subitement, ne serait-ce que sous forme d'un simple chien ...
(Extraits de « **Insomnie** »)

C'est lors de son séjour à Auxerre que Georges Peskoff voit, après la publication de ses nouvelles dans le « Chaïnon », « Les Jours », la « Nouvelle Maison » et le « Carillon », ses nouvelles pénétrer dans le plus grand quotidien russe de l'émigration, les « Dernières Nouvelles » qui paraissent à Paris depuis 1920 et qui, le 1er mars 1921, sont placées sous la rédaction de P.N. Milioukoff. La première nouvelle à paraître dans ce quotidien est intitulée « L'horloge de grand-mère », qui nous reporte au Moscou de la fin du 19ème siècle, c'est-à-dire à la prime enfance de l'écrivain :

« C'était une grande caisse en acajou, haute et étroite ; derrière la vitre miroitait faiblement le balancier de cuivre aussi grand qu'une poêle à frire, et deux contrepoids. Le cadran était également métallique, avec ses chiffres incompréhensibles et idiots qui, comme je venais de l'apprendre, s'appelaient romains.

Je me rappelais comment on représentait dans ces chiffres le 5 et le 10. Je savais aussi qu'il convient d'ajouter ou de soustraire les bâtonnets placés à côté. Mais je ne pouvais absolument pas retenir ce qu'il convient de faire - ajouter ou retirer - lorsque les bâtonnets sont placés avant et ce qu'il convient de faire lorsqu'ils se trouvent derrière.

Cependant, ceci n'avait aucune importance pratique pour moi dans le cas où on me mettait au coin. La petite aiguille de l'horloge ne m'intéressait nullement. Je savais pourtant que ce n'est qu'une apparence qu'elle reste en place.

L'essentiel était pour moi dans le comportement de la grande aiguille dont le mouvement était également abusivement lent. Avant que mon père ne me dise « tu peux t'en aller », elle devait nécessairement parcourir six grands intervalles entre les chiffres. Ceci constituait exactement un demi cercle.

Le fait qu'il en est ainsi, je l'ai su par l'effet d'une expérience répétée. Au début, je le considérais comme un hasard, je me suis mis à le noter consciemment, c'était bien étonnant, mais chaque fois cela s'avérait vrai.

Aussitôt que l'aiguille avait parcouru son demi-cercle, aussitôt mon père disait : »Bon, tu peux t'en aller «.

*(Extrait de « **L'horloge de grand-mère** »,)*

Au moment où Peskoff devient un collaborateur permanent des « Dernières Nouvelles », la situation de ce quotidien comme principal organe de presse russe hors des frontières de l'Union Soviétique est déjà pleinement affirmée. Cette situation vaut aux « Dernières Nouvelles » une relative prospérité matérielle qui lui permet de payer des honoraires convenables aux écrivains qui publient dans ses colonnes, leur assurant une situation analogue à celle des journalistes qui y collaborent

régulièrement. D'autre part, la diffusion de ce quotidien est l'une des plus internationales qui soit, elle coïncide avec la dispersion mondiale de l'émigration russe. A ce moment, celle-ci couvre non seulement l'Eurasie et les pays d'Amérique, mais en premier lieu l'Afrique francophone où beaucoup de médecins, agronomes, ingénieurs des mines et géologues russes travaillent. Dès cette époque, l'Australie commence à être touchée par l'exode russe, mais la grande vague ne l'atteindra qu'après la seconde guerre mondiale. L'Exposition internationale de la Presse qui se tient à Cologne en 1928, permet aux « Dernières Nouvelles » de présenter l'éventail de ses activités. Une carte mondiale donne une vue de la propagation des abonnements. Cette même exposition permet aux éditeurs d'explicitier non seulement le programme politique, républicain et démocratique pour la Russie, mais également le rôle du journal dans l'émigration :

« L'historien futur de l'émigration russe trouvera dans les pages des « Dernières Nouvelles » un matériel considérable et varié qui permettra de se faire une image complète de la dureté de la vie de centaines de milliers de Russes privés de patrie et exilés dans les pays étrangers. L'activité des organisations politiques, le travail culturel, la vie de nombreuses réunions d'émigrés, la vie spirituelle, les conditions de lutte pour l'existence, la littérature, les sciences, les arts qui se développent au-delà de la Patrie et qui cherchent à s'unir avec elle, tout ceci se reflète de jour en jour, comme dans un miroir, dans les pages des « Dernières Nouvelles ». »

Dans la brochure, publiée à l'occasion de cette exposition internationale de la presse, et intitulée « Les Dernières Nouvelles, quotidien russe républicain démocratique édité à Paris », le paragraphe de conclusion est consacré aux collaborateurs :

« Depuis sa création, le journal « Les Dernières Nouvelles » fait travailler un nombre considérable de collaborateurs. Une liste complète aurait prouvé que la plupart sont des écrivains et poètes connus dans l'émigration, des critiques littéraires et artistiques et des publicistes ... Il y a lieu de noter également le rôle important que joue le journal dans les conditions de vie des jeunes écrivains émigrés. Le plus souvent c'est le seul organe de presse où le jeune écrivain peut voir imprimés ses récits et le poète ses premières poésies. Il existe un grand nombre de jeunes écrivains qui sont déjà connus mais dont les premiers essais ont paru dans les pages de notre journal. En général, les « Dernières Nouvelles » donnent une grande place à la littérature et aux questions des arts. Un numéro par semaine cède presque deux pages aux articles de critiques littéraires et aux revues des livres et journaux. Il est naturel que nous nous intéressions beaucoup à la littérature de la Russie soviétique. La majeure partie de l'émigration montre un intérêt très vif pour cette littérature, laquelle parle de la vie actuelle de notre patrie, et pour les publications historiques et économiques, mais elle ne peut en prendre connaissance que d'après nos comptes rendus. Les livres soviétiques sont très difficile à avoir, ils sont trop chers et ne parviennent à l'étranger que dans un nombre très limité. »

Dans la liste des collaborateurs de l'année 1928, Georges Peskoff figure parmi une centaine de noms. Pendant les années qui vont suivre, la collaboration de Georges Peskoff sera constante.

Etant donné l'audience et la diffusion internationale des « Dernières Nouvelles », Georges Peskoff donne de plus en plus la priorité à la publication de ses oeuvres à ce journal qui, certaines années absorbe la quasi totalité de sa production :

7 nouvelles	en 1927
21 nouvelles	en 1934
8 nouvelles	en 1928
25 nouvelles	en 1935
7 nouvelles	en 1929.
21 nouvelles	en 1936
4 nouvelles	en 1930
24 nouvelles	en 1937
6 nouvelles	en 1931
26 nouvelles	en 1938
5 nouvelles	en 1932
19 nouvelles	en 1939
16 nouvelles	en 1933

(Les « Dernières Nouvelles » disparaissent dans la tourmente de l'exode de 1940)

Cette seule statistique nous montre assez que grâce à la possibilité d'être imprimé, Georges Peskoff, durant toute la période de tension en Europe jusqu'à la débâcle de 1940, apparaît comme l'un des écrivains de nouvelles le plus productif de la diaspora russe. Les lecteurs ont la possibilité, au cours de cette période, de lire ses nouvelles jusqu'à deux fois par mois. Dans le Paris russe de l'avant-guerre, il est l'un des très rares à pouvoir « vivre de sa plume ».

Plusieurs de ses nouvelles publiées dans des revues retiennent l'attention des critiques littéraires.

Commençons par la critique donnée dans l'autre quotidien russe de Paris, « La Renaissance ». Ce journal appartient à une tendance opposée à celle des « Dernières Nouvelles », mais le texte cité se rapporte au 10 février 1927, c'est-à-dire quelques mois avant la parution de « L'horloge de grand-mère » dans les « Dernières Nouvelles ». Il s'agit d'une critique consacrée au N° 2 de la « Nouvelle Maison », publiée sous la plume de R. Dneproff :

« Les cheminements des jeunes écrivains de l'émigration sont difficiles, très difficiles. « Ils sont peu nombreux », « il n'y a pas du tout de jeunes écrivains », on entend de plus en plus souvent ces mots au fur et à mesure que l'arrivée de livres de l'Union Soviétique devient de plus en plus importante. Ce n'est probablement pas juste ? Une masse de deux millions d'intellectuels ne saurait ne pas fournir de pousses nouvelles dans la littérature à l'instar de celles qu'elle a déjà donné dans la musique, dans la peinture ; cette masse ne saurait s'avérer complètement stérile dans le champ littéraire. Mais leur malheur, celui des jeunes, consiste en ce que l'auditoire des lecteurs s'est rétréci quantitativement jusqu'aux limites d'une région, que devant cet auditoire se manifestent les meilleurs et les plus émérites des maîtres de la parole artistique, par le fait que des hommes ayant une grande carrière littéraire dans le passé sont privés de la possibilité de publier leurs travaux. Je ne connais pas les auteurs de deux nouvelles publiées dans ce volume, G. Peskoff et P. Boudkevitch, mais le degré de leur maestria technique me dit que dans les conditions paisibles du travail littéraire dans le passé, ils auraient eu incontestablement la possibilité de se faire des « noms ». Le récit de G. Peskoff « Chourik » est un épisode d'une tragédie familiale poignante, écrit avec une sincérité convaincante et avec délicatesse. »

Vers la même époque, le journal « Russie » note sous la plume du « Reviewer » :

« En 1928, l'hebdomadaire « Le Chaînon » s'est transformé en un journal mensuel qui publie dans chaque numéro une nouvelle. Ainsi dans les numéros 1, 2 et 3 ont paru les nouvelles de Hippus, Peskoff et Berberova. Et le critique note : « Ces trois nouvelles, jusqu'ici inédites, font honneur tant au « Chaînon » qu'à la littérature russe hors des frontières ... les nouvelles de N. Berberova et de G. Peskoff (soyons indiscrets et révélons que sous ce pseudonyme se cache une femme de lettres), il est vrai quelque peu différentes, en ce qui concerne la nuance du ton des deux oeuvres, se déroulent dans la Russie révolutionnaire (c'est donc à tort que l'on accuse la littérature de l'émigration d'exotisme). Les deux nouvelles ont également un air lugubre et une combinaison originale du réalisme et de la mystique. Cette combinaison est ressentie d'une façon particulièrement intense et agissante dans la nouvelle de G. Peskoff. Cet auteur, par ses plus récentes nouvelles, tant dans le « Chaînon » que dans la « Nouvelle Maison », attire incontestablement l'attention sur lui. On commence à le suivre avec intérêt. Dans la nouvelle de Berberova, les contours sont plus secs, le réalisme est mis d'avantage à nu, il est plus appuyé, cependant il est également une espèce de réalisme nouveau. »

Notons en passant qu'une critique aussi favorable au sujet des nouvelles publiées dans les trois premiers numéros du « Chaînon » contraste avec des appréciations assez négatives concernant d'autres rubriques. Ainsi le manque d'originalité de la section critique littéraire est souligné en ces termes :

« Le principal défaut des articles de critique de G. Adamovitch (la plupart du temps à vrai dire de courtes remarques concernant simultanément plusieurs sujets) réside dans le fait que ces

articles donnent l'impression que l'auteur n'a rien à dire, qu'il choisit les « sujets » de sa critique au hasard et qu'il a écrit sur n'importe quoi, comme à regret ... »

Dans la seconde partie de cet article de la « Russie » le « Reviewer » note avec regret que la « Nouvelle Maison » a été remplacée par le « Nouveau Bateau » et ajoute : « Le bateau est construit avec les madriers de la maison ».

Rappelons que Georges Peskoff avait publié le « Chourik » dans le premier de ces journaux mais qu'il ne collabora pas au second. La même année 1928, Peskoff devient collaborateur des « Annales Contemporaines », l'une des « Grandes revues » à être restée à flots jusqu'à la débâcle de la guerre de 1939-45.

La première nouvelle de Peskoff à paraître dans cette revue littéraire est intitulée « A ta mémoire ». Le critique J.W. Aichenwald avait déjà noté en 1927 au sujet du « Chourik », que l'auteur trace d'une main assurée les lignes originales de son oeuvre et les réunit en un dessin chargé de sens.

Au sujet de « A ta mémoire » il écrit dans la revue le « Gouvernail » du 1er mars 1928 :

C'est à la mémoire de l'un des prêtres tués par les bolchéviks que G. Peskoff dédie ses pages émouvantes, son épitaphe artistique. L'image lumineuse du père Dimitri se dresse devant nous, celle d'un juste, d'un modeste, exécuté pour « résistance à la confiscation des biens d'église ». Dans l'histoire de cette horreur et de cette injustice, l'un des chapitres les plus bouleversants est précisément l'assassinat des prêtres qui périssent pour le sacré. Ici, face à la criminalité furieuse, s'oppose l'idéalisme et l'héroïsme de tant d'humbles pères qui, dans leurs vieilles soutanes en lustrine, sont tombés de la balle des tchékistes avec le métropolitain Benjamin en tête ; tant de martyrs de la religion qui donnèrent leur vie, avec un courage tranquille, pour leur Dieu. Celui qui est évoqué par Georges Peskoff était humble et pur, il priait pour ses assassins ; mais malgré la demande qu'il avait faite avant sa mort, son proche ami, le narrateur, ne peut pardonner sa mort : « tu as enseigné l'amour, et eux la haine, et je ne sais pas ce qui est le plus fort »

L'auteur n'oublie pas de faire allusion à la pratique bolchévique. Avant de livrer le prêtre aux bourreaux, pour ne pas troubler ceux-ci, on lui rasait la barbe et les cheveux. Dans le temps de la réalité et du rêve, qui se confondent en un état d'âme pesant, la tragédie du chrétien exécuté est évoquée, avec des détails subtils de la vie de l'âme, d'une façon condensée. Elle est esquissée par allusions, ainsi que ses échos dans le coeur des proches - entre autres de sa nièce et pupille Nastia. « A ta mémoire » appartient au nombre des oeuvres qui, tout en soutenant l'épreuve de l'art, présentent leur centre de gravité spirituel hors du domaine de l'esthétique ». La parution de la nouvelle « A ta mémoire » dans les « Annales contemporaines » a montré, à bien des lecteurs, une dimension de l'oeuvre de Peskoff que les deux douzaines de nouvelles précédemment publiées ne leur avaient pas laissé supposer.

A ce point de vue, les deux critiques successives publiées par K. Zaitsev dans « La Russie », à trois semaines d'intervalle, constituent une bonne illustration. Le 24 mars 1928, K. Zaitsev écrivait, dans un article intitulé « La littérature russe continu-t-elle à être vivante à l'étranger ? » :

« De nouvelles personnalités apparaissent. Je n'indiquerai ici que trois. Sous nos yeux s'est développé en un écrivain reconnu Ivan Loukache. Peskoff s'est installé dans la famille des écrivains. N. Eleneff attire l'attention. ... G. Peskoff possède également une imagination hors du commun. Il est également enclin au fantastique. Cependant, à en juger par le peu que j'ai lu, sa fantaisie ne s'élève pas, comme chez Loukache, en profondeur et en altitude, mais c'est à ras de terre. J'ai rarement lu quoi que ce

soit avec une telle répulsion interne. Après avoir lu, on éprouve le besoin de se débarrasser de ce qui a été lu. L'existence, mais le cadavre de l'existence en décomposition. Un air confiné et puant. Le grotesque présenté comme la vraie vie. Un grotesque sans prise de conscience. Brr ... Un talent incontestable, mais restons à distance. Ouvrez les fenêtres, veut-on crier à l'auteur. Sortez à l'air pur, au soleil, vous vous abîmés les yeux ! »

Le 24 avril de la même année, le même critique écrivait dans le même journal au sujet de la nouvelle « A Ta mémoire » :

« Lorsqu'il y a trois semaines, j'écrivais au sujet de cet auteur, je n'avais pas encore lu cette oeuvre et ma critique le concernant s'appuyait sur la connaissance de productions d'un style et d'un contenu essentiellement différents de ceux de cette dernière oeuvre. Je suis content de témoigner que les possibilités du jeune écrivain sont visiblement plus larges que je ne pouvais le supposer sur la base de productions qui m'étaient connues précédemment. »

Tous les critiques et confrères n'ont certes pas accueilli Peskoff amicalement. Ainsi, dans les «Jours», dans le cadre de la critique consacrée au numéro 34 des « Annales Contemporaines », G.Ivanoff, sans toutefois mentionner explicitement la nouvelle « A ta mémoire », publiée dans ce numéro, écrit :

« Le principal défaut de G. Peskoff réside dans le fait que chacune de ses nouvelles rappelle toujours quelque chose, semble toujours être la répétition de quelque chose de connu, de familier, de quelque chose qui a été raconté par quelqu'un, ceci ne provient probablement pas de ce que Peskoff emprunte ou imite plus que n'importe quel débutant. Il s'agit plutôt d'un défaut organique. Le propre de Peskoff est l'absence d'un « oeil personnel » (malgré une incontestable habileté à voir), l'absence de « goût » pour le mot (malgré la possession d'une langue précise et possédant de l'à-propos). Ce défaut apparente Peskoff aux écrivains de « l'impuissance russe », Solovieff, G. Ouspensky. Une tradition plutôt triste. Cependant, Peskoff a aussi des qualités que l'on ne peut passer sous silence : une authentique force de sentiment et le don de narrateur. »

A la même époque, dans le « Chaïnon » de mai 1928, G. Adamovitch s'arrête sur le fait que

« dans l'émigration on ne peut pas se plaindre que l'on parle peu des jeunes poètes » et que « nous sommes même arrivés à l'extrémité contraire », ceci surtout grâce aux nombreuses soirées où nos espoirs poétiques se recommandent à qui mieux mieux, les uns les autres, au public. « Les prosateurs, eux, sont au contraire passés sous silence : sur cent jeunes poètes pris à n'importe quel moment dans n'importe quel milieu, à coup sûr quatre vingt dix, et parfois même quatre vingt dix neuf, ne laisseront aucune trace dans la littérature. Le pourcentage des prosateurs sera plus consolant, ceci s'explique évidemment non pas par quelque avantage de la prose sur la poésie, mais seulement par le fait que les vers sont souvent écrits par désœuvrement, par ennui, paresse ou vanité, la prose par contre demande un certain effort ; l'insanité complète arrive à passer entre les mains du versificateur (à condition que ces mains possèdent une certaine dextérité !) et ne sera pas acceptée des mains du prosateur. La prose oblige à l'honnêteté, au moins à un minimum. C'est pourquoi tous ceux qui n'ont absolument « rien à dire » adhèrent à la poésie, ceci est plus accessible et, par la même occasion, produit plus d'effets. »

« Parmi les jeunes prosateurs qui sont apparus dans notre presse au cours des deux dernières années, certains ont déjà pris de l'avance. On rencontre assez souvent le nom de G. Gazdanoff... G.Peskoff a récemment été marqué par le suprême honneur pour un écrivain débutant : une de ses nouvelles a paru dans les « Annales Contemporaines », où les jeunes ne sont encouragés qu'avec méfiance, avec une extrême circonspection. Peskoff comparé à Gazdanoff, est un traditionnel sans reproches, c'est pourquoi il a réussi ce que Gazdanoff, s'il le réussit, n'obtiendra pas d'aussi tôt ...

Mais, à vrai dire, Peskoff a également plus de mérite. Ses nouvelles, bien que d'une exécution plus grossière que celles de Gazdanoff, sont plus fortes. Elles sont imprégnées d'« états d'âme », qui saisissent et conquièrent le lecteur (je m'excuse auprès des stylistes exigeants pour les « états d'âme », mais ne puis remplacer l'expression par rien d'autre). Peskoff est enclin aux terreurs, aux mystères et à l'horreur. Presque toutes ses nouvelles pourraient, avec de petites modifications, être prises pour des contes de Noël mais sans aucune ornementation, sans imagerie populaire ou imitation. Il est intéressant de marquer chez Peskoff sa tendance à cacher son émotion naturelle, à masquer ce qui lui

semble être de la sentimentalité. Les efforts sont vains : « l'émotion » dans les nouvelles de Peskoff transparait dans chacune de leurs lignes. Parfois, Peskoff réussit à écrire des oeuvres qu'il est difficile d'oublier. Tel a été par exemple la nouvelle « Irotchka », publiée il y a environ deux ans dans la « Nouvelle Maison », un récit effrayant par le contenu, court et amer, un véritable « drame. »

L'année suivante, les « Annales Contemporaines » publient, dans le N° 38, la nouvelle « Compère », qui se place dans une perspective assez différent des oeuvres antérieures de Peskoff, puisqu'il s'agit d'un milieu rural et de la vie des paysans, confrontés avec la guerre. Nous allons en donner quelques extraits :

Au début les jeunes mariés arrangèrent leur vie on ne peut mieux. Savel s'avéra être un homme tranquille, sobre. Praskovia, une maîtresse de maison économe. Il n'y avait plus qu'à vivre dans la joie tout simplement. Mais cela eut été trop beau. La vieille « Blanc-Oeil » avait eu raison de dire que les rêves faits par une fiancée ne sont jamais de vains songes. Savel ne passa que peu de temps avec sa jeune épouse : la guerre éclata et il fut envoyé au front.

Praskovia resta avec sa belle-mère à partager la même tristesse et à attendre des nouvelles de Savel. Chaque fois qu'une lettre arrivait, « Regarde », lui dit la belle -mère, « lis, si tu peux débrouiller quelque chose ». Praskovia a de la peine à déchiffrer : Savel envoie ses salutations à sa mère, à sa chère épouse et à tous les parents proches ou lointains. La lettre exprime amour et respect. Mais sur son existence là-bas, seulement quelques mots : « Nous attendons dans les tranchées, quant à savoir où on nous enverra ensuite, on n'en sait rien ».

Les paysans qui revenaient de leur livraison de bois en ville affirmaient : - La guerre sera bientôt finie : on battra les Allemands avec leur Guillaume. Et la paix reviendra. L'année se termine - et on n'avait pas abouti à la paix. Les Allemands sont quand-même très forts, il faut bien le dire. Savel continue à adresser ses salutations. Il n'écrit rien sur sa triste existence.

Puis, à partir de Noël, il n'y avait plus ni message, ni nouvelle de lui. Est-il vivant ou non - qui saurait le dire ! «

... (en réalité Savel a été fait prisonnier. Il réussit à s'évader et revient au village)

Le voyant, sa femme ainsi que les voisins, sont interloqués. Un vrai revenant de l'au-delà : pâle et bouffi, les yeux rouges. On ne peut reconnaître le Savel d'avant la captivité allemande. A présent, s'il laisse échapper une parole c'est comme à regret, comme si parler était un pénible travail pour lui. Plutôt le mutisme. Il ne veut parler ni de la guerre, ni de la captivité, pas plus que de ses périples : « cela m'a déjà assez embêté comme ça ».

Mari et femme reprennent la vie en commun, comme avant, mais pas tout à fait. Savel est ombrageux. Praskovia surveille son mari.

Elle voit qu'il a adopté des innovations impies. Il ne met pas les pieds à l'église, il ne se signe même plus. Lorsque Praskovia lui sert des plats maigres, il renâcle.

- *Pourquoi ne manges-tu pas ? lui dit Praskovia.*
- *- Ça n'a pas de goût. Faudrait au moins un peu de lard, pour renforcer.*
- *- Tu n'y penses pas ! C'est vendredi aujourd'hui.*
- *- Et alors ?*
- *- Il paraît que dans cette captivité chez les infidèles tu as même oublié la foi en Christ ?*
- *- Eh oui, j'ai oublié. Nous avons une foi, eux - une autre. Laquelle est la vraie - qui le discernera ? Mais, soit dit en passant, quelle que soit la foi, tous sont de fieffés tueurs.*
- *- Qu'y faire ? répond Praskovia. - C'est une affaire militaire. Quelqu'un en pourrait-il être tenu pour responsable ?*
- *- Tu as raison, opine-t-il, c'est certain.*
- *- Une chose, rétorqua Praskovia, est de tuer à la guerre, une toute autre de le faire sur le grand chemin.*

Savel fixe sa femme d'un regard effrayant. Le couteau avec lequel il coupait le pain est serré dans sa main.

- *- Mais ... c'est de quel chemin que tu veux parler au juste ? lui demande-t-il en détachant chaque mot.*

Lui-même bouleversé, blanc comme une toile de lin. Praskovia blêmit aussi.

- *- Je disais cela, Savel, à propos des brigands. »*

-

*(Extrait de « **Compère** »)*

Alors que V. Weidle notait, à propos de cette nouvelle, «l'expérience et l'habileté de l'auteur», G. Adamovitch écrivait dans les « Dernières Nouvelles » (dont, rappelons-le, Peskoff était déjà, à cette époque, devenu un collaborateur permanent) :

Le « Compère » de G. Peskoff n'appartient pas aux meilleures oeuvres de ce jeune écrivain talentueux et très original. C'est dommage qu'il se soit complu de l'insupportable « style russe » entièrement faux. Il semble que, quel que soit la génialité dont on puisse éclairer « ses mers océanes » ou ses « coqs crêtés », on ne saurait avoir la force de lire. En vérité, il n'y a aucune raison de transformer la littérature en un bal masqué.

De son côté, le « Gouvernail », en date du 10 avril 1929, privé, à la suite d'une mort tragique, de J.I. Aichenwald, chef compétent de la rubrique littéraire, publiait une critique de M. Hoffmann qui notait :

« Les nouvelles de G. Peskoff soufflent toujours le froid. On sent chez lui un homme pensif, instruit, qui a beaucoup lu, son récit est tranquille, régulier et cohérent, mais toujours un peu ennuyeux ... »

Drancy

Dès 1927 la famille s'installe dans la région parisienne, d'abord à proximité immédiate de la Capitale, au Nord-Est, à Drancy (Seine), commune limitrophe du Bourget où se trouve le plus grand aérodrome français d'alors. Une vaste zone industrielle s'est développée autour. Adrien Vassiliévitch y travaille comme ingénieur, dans une grande usine de pompes hydrauliques.

L'église de Dammartin en 1927 et 6 paysages de la région du Bourget-Lagny

Cliquer le lien

<https://deicha.li/application/files/9916/0069/4479/1927DammartinLagnyBondy.pdf>

Ce nouvel habitat, dans la banlieue de Paris, bien relié par train et par tramway, respectivement à la gare du Nord et à la Porte de la Villette, favorise naturellement la carrière littéraire de Peskoff. C'est en particulier, à partir de ce moment, que sa collaboration aux « Dernières Nouvelles » devient un fait constant.

La liste des nouvelles nous montre qu'à l'exception de « A ta mémoire » et du « Compère » publiés dans les « Annales Contemporaines », toutes les nouvelles parues au cours du séjour de l'auteur à Drancy, ont été publiées aux « Dernières Nouvelles ». Le facteur économique n'est d'ailleurs pas étranger à cette préférence à une époque où la crise mondiale, qui frappe de façon particulièrement dure l'émigration russe, ne permet pas aux autres publications périodiques russes de l'étranger de donner aux écrivains des honoraires convenables.

On peut noter, au cours de cette période, une reprise marquée des nouvelles consacrées à la Russie d'avant-guerre, certaines mêmes reproduisent une atmosphère d'« ancien régime », rare chez l'auteur, comme par exemple dans le « Cavalier de la Garde ».

C'est également à Drancy que Peskoff écrit ses premières nouvelles à thème entièrement français, comme « Le crime du vieux curé », paru à la Noël 1928 et dont nous donnons ici de courts extraits :

Le curé a une curieuse démarche. Il boitille et en même temps il sautille à chaque pas, comme s'il mettait les pieds sur une terre surchauffée qui lui brûlait les semelles. Le curé est voussu, ce qui fait penser qu'une charge au-dessus de ses forces mais invisible écrase ses épaules. Quant au visage du vieux curé, il est semblable à celui d'une vieille grand-mère, ridé et affable.

.....

Le dimanche, après la messe, lorsque tout le monde s'est dispersé, le vieux curé quitte l'ombre des voûtes fraîches pour le parvis ensoleillé. Des enfants y jouent. Le vieux curé veut prendre part au jeu et se cache derrière le gros tronc d'un marronnier.

La blonde Mariette s'élançait avec un cri vers l'arbre et, se penchant derrière le tronc, essayait de saisir le vieux curé par la soutane, mais il avait déjà eu le temps d'apparaître de l'autre côté et, en riant de sa bouche édentée, essayait de son tour d'attraper Mariette. Le petit Joseph qui, dans sa blouse noire d'écolier, serrée par une ceinture à la taille, ressemble à une fille, la grande Renée, au ruban coquin dans ses cheveux courts, aux jambes trop longues pour sa robe d'enfant, ainsi que les autres enfants, tous courent vers le vieux curé et se mettent à le tirer de sa cachette.

Le vieux curé rit, se débat, puis porte la main à sa poche. Tout le monde sait par avance qu'il commencera par en sortir non pas la friandise attendue, mais un mouchoir à carreaux avec lequel il, essuiera sa tête chauve, tout en se plaignant de la chaleur, puis, avec une mine malicieuse, il se mettra à nettoyer les verres de ses lunettes.

Et ce n'est que lorsque l'impatience générale se manifestera par des cris et des réclamations, lorsque Blanche, l'espiègle, aura tenté de fourrer la main dans sa poche profonde et aura reçu une tape, alors seulement le vieux curé tirera enfin de sa poche un grand candi rose sur une baguette de bois que les enfants appellent « lèche-lèche ».

En le présentant, il ne manquera pas de dire :

- A qui vais-je donc donner ma sucette ?

Mais il ruse en vain. Tout le monde sait qu'il y a exactement autant de sucettes roses que d'enfants qui désirent en avoir.

.....

(Extraits du « Crime du vieux curé »)

Pendant la courte période où la famille habite Drancy, elle fait des séjours estivaux sur les bords de la Marne, où le mode de vie rappelle à l'écrivain les jours heureux passés naguère sur le bord du lac Sénège, évoqué dans le « Grand-père et Servus ».

Les grandes vacances 1928 se passent à Chamonix, celles de 1929 à Val d'Isère. Ces séjours renouent avec les traditions alpines de la famille. A cette époque, la vallée de Chamonix est encore assez semblable à ce qu'elle avait été vingt ans auparavant, lorsqu'Hélène Albertovna et Adrien Vassiliévitch Deicha y avaient excursionné en venant de Moscou. Val d'Isère est, en 1929, un bout du monde où il n'y a guère qu'un petit hôtel et une seule pension, le café André, qui mettait à la disposition des estivants trois ou quatre chambres meublées. Ce séjour inspire à Peskoff une série de courts récits qu'il publie sous le titre général de « Cartes postales » et qui sont intitulés « La grand-mère Bonnevie », « Les Narcisses », « Les bouteilles de Saint Gras » et « Les chèvres ».

Impresions de la région de Drancy (7 vues 1928)

Cliquer

<https://deicha.li/application/files/2916/0069/4479/1928Drancy.pdf>

L'un des tableaux les plus connus

Adrien Deicha, vers 1930, huile sur contreplaqué, 33 x 24 cm L'un des tableaux les plus connus depuis 1987, sa photo illustrant alors l'article « **Séraphim de Sarov** » de l'Encyclopédie « Histoire des Saints et de la sainteté chrétienne », t.X, Paris, Hachette, 1987, p.238. Reprise dans diverses publications elle paraît notamment en page de couverture d'éditions successives en poche de « Le pèlerin russe, trois récits inédits », au Seuil, aux éditions du Point.

Cliquer

https://deicha.li/application/files/1916/0124/2038/BisUn_des_tableaux_les_plus connus.pdf